Ami du Clergé du 13 mars 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — VII. Les sacrements et leurs conditions objectives, 93.
Conférences de Carême. — 2e série : A la recherche de Dieu. VI. La crainte de Dieu ; le sens du sacré, 95. — VII. L'amour de Dieu : principe d'équilibre, de paix et d'union, 96. — VIII. L'amour de Dieu, pacifiant, 97.. — IX. L'amour de Dieu, principe d'unité, 99.
En lisant. — L'obéissance, forme parfaite de la liberté, 100.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

VII

LES SACREMENTS ET LEURS CONDITIONS OBJECTIVES

Mes frères,

Puisque les sacrements sont des actes du Christ, « ils doivent, dit le *Directoire,* être accomplis dans des conditions objectives qui les rattachent véritablement à l'institution du Christ ». Autrement dit, il faut qu'ils soient « du Christ » quant à leur *origine* (ministre accrédité) quant à leur *nature* (matière, forme, paroles, rites) et quant à leur *but* (intention). C'est ce que nous allons expliquer.

I

Si on lit l'Evangile attentivement, on voit combien le Christ est soucieux de remplir une mission : il faut que les prophéties s'accomplissent (Mat., XXVI, 56), le bon plaisir de son plaisir de son Père est la règle de sa vie (Jo., VIII, 29). « Que votre volonté soit faite et non la mienne », dit-il en son agonie au Jardin des Oliviers (Luc, XXII, 42) ; et avant de rendre le dernier soupir « tout est consommé » (Jo., XIX, 30) c.-à-d. : la mission qui m'était confiée a été remplie intégralement.

Aussi quand il envoie à son tour ses apôtres évangéliser le monde, il leur dit : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jo., XX, 21). « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc, enseignez toutes les nations » (Mat., XXVIII, 19). S. Paul à son tour s'écrie : « Tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés. Mais comment l'invoquer sans d'abord croire en lui ? Et comment croire en lui sans l'avoir entendu ? Et comment l'entendre sans prédicateur ? *Et comment prêcher sans être envoyé ?* (Rom., X, 13-15). Personne n'a le droit de s'immiscer dans l'Eglise, d'y prendre de lui-même une responsabilité, « il doit être appelé de Dieu, comme Aaron », dit encore l'Apôtre (Heb., V, 4).

Ainsi en est-il pour la parole de Dieu, et à plus forte raison pour l'administration des sacrements. Certains d'entre eux exigent un pouvoir de juridiction, ce qui veut dire que le ministre, outre le pouvoir d'ordre que lui a conféré son ordination, doit être accrédité par ses supérieurs hiérarchiques, pour une catégorie de personnes ou pour un territoire déterminé. Un prêtre peut bien être admis à dire la messe partout où il voyage s'il peut justifier de son caractère sacerdotal par une pièce authentique nommée « *celebret* » ; mais il ne peut partout entendre les confessions et donner une absolution valide ; un curé, par contre, pourra absoudre régulièrement et validement ses paroissiens partout où il les retrouvera.

Même chose pour le mariage, avec cette différence que le prêtre n'est pas le ministre (ce sont les époux qui se donnent à eux-mêmes le sacrement parce que leur propre consentement en est la matière essentielle) mais le prêtre est témoin au nom de l'Eglise, et le mariage ne sera valide que s'il est contracté devant le curé de la paroisse où il a lieu.

Or, qu'est-ce qu'un curé ? C'est un prêtre légalement nommé et envoyé par son évêque, installé par l'autorité hiérarchique, obligé à la résidence selon des règles précises, et qui a vraiment charge d'âmes ; c'est le pasteur chargé de paître le troupeau, c'est le père de famille qui doit rompre à ses enfants le pain de la parole et de la grâce. Il est donc bien revêtu d'une autorité qui lui vient de ses chefs, il est à son tour l'envoyé, il est chargé d'une mission, et derrière lui, il y a le Christ; car si l'on remonte, en effet, de lui à l'évêque qui l'a envoyé et ainsi de suite on arrivera sans faille ni solution de continuité aux apôtres et à Jésus lui-même, et par Jésus à Dieu.

Si d'autres sacrements n'exigent pas le pouvoir de juridiction, du moins est-il interdit de demander les sacrements à un ministre schismatique, hérétique ou notoirement séparé de l'Eglise et donc du Christ ; d'autre part, il restera souhaitable que, sauf motifs raisonnables et étant sauvegardée la liberté des consciences, les fidèles s'adressent pour les sacrements à leur propre curé.

Et tous ont intérêt à raviver leur foi, au bénéfice du respect, de la confiance, de la docilité qu'ils doivent à leur prêtre ; ils doivent s'efforcer de comprendre et d'accepter cette autorité paternelle mais qui doit être aussi judicieuse et ferme ; et enfin voir dans le prêtre, surtout quand il administre les sacrements, Dieu lui-même, Dieu qui poursuit inlassablement le travail de notre sanctification, parce qu'il nous aime d'un amour inlassable et éternel (I Thess., IV, 3 ; cf. Jer., XXXI, 3).

II

Seul, en vertu de sa puissance divine, le Christ pouvait donner à une matière inerte et sans vie le pouvoir d'agir sur les âmes et d'y produire du surnaturel ; aussi le ministre

du sacrement est-il tenu de respecter scrupuleusement ce qu'on appelle la matière et la forme du sacrement, c.-à-d. les éléments employés (pain, vin, eau, huile) et les paroles à prononcer avec les rites et cérémonies à observer.

Il est vrai, si nous nous reportons à l'Evangile, que le Christ n'a pas tout arrêté dans le détail, mais seulement indiqué l'essentiel ; rien n'empêche cependant que les apôtres aient reçu des instructions orales, comme on peut le supposer pour l'Extrême-Onction d'après S. Jacques (Jac., v, 14). D'ailleurs, deux choses sont certaines : la première que les sacrements furent administrés par les apôtres et du temps des apôtres et cela avec les éléments essentiels que nous employons encore aujourd'hui ; la seconde, c'est que l'Eglise a autorité pour interpréter la pensée et la volonté du Christ, en sorte que obéir à l'Eglise, c'est obéir au Christ lui-même. « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise » (Luc, x, 16).

Il faut donc, pour que les sacrements soient vraiment des actes du Christ, qu'ils soient fidèlement administrés *comme le veut* et *comme le fait l'Eglise.*

Pour certains éléments des sacrements, c'est une question de validité, en sorte que s'ils n'étaient pas observés, le signe sensible incorrectement appliqué serait vide de sens et inefficace, et la grâce correspondante ne serait pas donnée. Ainsi pour le baptême, si on employait autre chose que de l'eau naturelle ; ainsi pour l'eucharistie si le vin était falsifié. D'autres éléments sont requis non pour la validité mais pour la licéité, c.-à-d. que le ministre qui, sciemment et volontairement, ne les observerait pas se rendrait coupable d'une faute, pouvant aller dans certains cas jusqu'au péché mortel.

Enfin les cérémonies elles-mêmes et les rites extérieurs des sacrements « ne sont pas pur ornement... Dans la mesure où le prêtre, en célébrant, n'agit pas comme personne privée, mais comme « homme d'Eglise », les rites et les prières qui rehaussent la solennité et détaillent la signification des sacrements sont doués d'une efficacité particulière » (*Directoire,* p. 29).

Il est souhaitable, pour ne pas dire nécessaire aussi, que tout ce qui entoure l'administration du sacrement en souligne le caractère sacré : propreté, décence et ordre dans les fonts baptismaux, à l'autel, au confessionnal ; netteté et beauté même des ornements liturgiques et des accessoires employés ; gravité dans les gestes et les paroles ; tenue digne et pieuse de ceux qui reçoivent les sacrements et de ceux qui les entourent ; car les sacrements sont des « éléments de culte » et les choses saintes demandent à être traitées saintement. Par ailleurs, ils doivent édifier, porter à la piété, affermir la foi et provoquer au moins le respect et l'estime de ceux qui ne partageraient pas nos convictions.

III

Les sacrements ne sont pas des formules magiques ni des moyens mécaniques de produire la grâce ; ils doivent être administrés intelligemment, et ils seront encore des « actes du Christ » dans la mesure où le ministre des sacrements entrera dans l'intention qu'a eue le Christ en les instituant.

Ainsi l'acteur qui, sur une scène de théâtre, tiendrait le rôle de l'évêque de Reims au baptême de Clovis pourrait respecter exactement les cérémonies du baptême historique ; et cependant ce ne serait pas un vrai baptême, mais un simulacre seulement parce qu'il y manquerait l'intention.

Le fait de prononcer correctement les paroles de la Consécration, même pour un prêtre, n'aurait aucun effet sur le pain et le vin, si ce prêtre, par hypothèse, n'avait pas l'intention de consacrer.

Du fait que deux fiancés viennent demander au prêtre de recevoir leur consentement, c'est qu'ils veulent contracter un mariage religieux, tel que les fidèles le contractent. Même si elle n'est pas spécialement exprimée, leur intention de recevoir le « *sacrement* » de mariage ne laisse pas de doute ; mais cette intention au moins « implicite », comme on dit, est nécessaire, sinon pour la validité du contrat, du moins pour la réalité du sacrement.

On sait, par ailleurs, que l'intention droite est une des conditions requises de la part du sujet dans la Communion. Que faut-il entendre par intention droite ? celle qui rejoint le plus droitement et le plus parfaitement possible l'intention du Christ se donnant à nos âmes en nourriture, c.-à-d. notre progrès spirituel et, par lui, la gloire et le bon plaisir de Dieu.

Il est aisé de voir qu'il peut y avoir bien des degrés dans cette conformité d'intention avec le Christ ; degrés qui varient selon la foi et la piété du ministre d'une part, et plus encore du sujet ; et en supposant que l'un et l'autre soient parvenus à une haute sainteté, le sacrement donné par l'un reçu par l'autre, pourrait avoir une meilleure efficacité.

* *

Dans tout ceci, c'est donc surtout le ministre qui a le principal rôle, à savoir : que le sacrement donné apparaisse vraiment comme un « acte du Christ » et soit effectivement, dans toute la mesure possible un « acte du Christ ». Mais le sujet qui reçoit le sacrement, et qui, sauf exception, est un être intelligent, en possession de ses facultés, devra lui aussi y coopérer largement ; et la grâce du Christ, passant ainsi efficacement dans les âmes des fidèles, y réalisera son œuvre de sanctification.

CONFERENCES DE CAREME
(2e série)

A la recherche de Dieu

VI

LA CRAINTE DE DIEU

Le sens du sacré

Mes frères,

Avec le sens du péché, notre temps a perdu le sens du sacré. Et ce n'est pas moins lourd de conséquences. Cette perte d'un sentiment qui joue un si grand rôle dans la vie sociale, n'est qu'une manifestation de l'absence de Dieu. Lorsque sa présence emplit les âmes et les sociétés, elle y maintient l'ordre en inspirant un respect religieux, d'abord pour *tout ce qui touche à Dieu,* ensuite pour tout ce qui concerne la suprême valeur créée, *la personne humaine.*

I. — *Sens du sacré en ce qui concerne Dieu*

Souvenez-vous de la scène grandiose de l'Exode (Ex., XIX, 16-20). La présence du Seigneur fait trembler le Sinaï. Un épais nuage, déchiré par les éclairs, enveloppe le sommet redoutable. Alors, Moïse monte à la rencontre de Dieu, tandis que le peuple, contenu par des barrières, se prosterne en tremblant, le front dans la poussière.

Quelle était la raison de cette mise en scène terrifiante ? — Il s'agissait de donner à ces nomades fugitifs, dont Moïse allait faire le peuple le plus extraordinaire de l'histoire, *le sens du sacré,* de leur faire mesurer la distance infinie qui sépare le Créateur de sa créature. Ainsi s'établissait dans ces esprits, tout matériels encore, une barrière infranchissable entre leurs préoccupations terre-à-terre et les valeurs spirituelles et divines. Voilà pourquoi ce Dieu, qui s'était fait si proche d'Abraham et de Moïse, voulut maintenir les distances en inculquant à son peuple (et ce peuple c'est nous) un respect absolu pour son *Nom,* sa *loi,* son *Jour,* son *Temple.*

Son Nom était si saint que les Juifs n'osaient plus le prononcer. Ils disaient : le Seigneur, le très Haut, mais ils ne prononçaient pas ces syllabes trois fois saintes que Moïse avait recueillies dans le tête-à-tête de l'Horeb : *Yahwé...* Nous sommes loin de ce respect pour le nom divin.Sans compter les jurons de trop de conversations, que de chrétiens mêlent inconsidérément le nom divin à leurs entretiens, non pour l'invoquer mais, comme cela, sans plus penser à Celui qu'ils nomment que s'il s'agissait d'une chose indifférente. Où est la vigilance de leur foi ?

La loi divine. « Comme j'aime votre Loi, tout le jour je la médite... Elle est la lumière de mon intelligence, la joie de mon cœur... Aucune persécution ne l'en détournera » (Ps. CXVIII). Et nous, comment traitons-nous cette loi divine ? Avec quelle facilité nous la tournons ! Comme nous la plions à nos intérêts, et combien de fois ne nous arrive-t-il pas de regretter que les défenses inopportunes du Décalogue se mettent en travers de nos petites passions ! D'autre part, si, de nos jours, la moralité publique est si basse, n'est-ce pas parce que la morale traditionnelle a été laïcisée, coupée des impératifs de la conscience et de leurs attaches religieuses ? Et, n'ayant plus d'autorité supra-terrestre pour les sanctionner, ils ont perdu toute efficacité. On vole d'un cœur léger ; on tue son semblable comme on ferait d'un lapin. Et pas seulement dans la lie du peuple ! Dans certains pays, le législateur lui-même admet, encourage la suppression de l'enfant avant sa naissance... Jamais on n'a fait une telle consommation de « morales », et rarement la morale a été plus bafouée. Sans Dieu, que peuvent valoir ses ordres ?

Le Jour du Seigneur. Vous savez avec quelle solennelle insistance Moïse impose le respect de ce septième jour, où le Créateur s'est reposé. Avec quel zèle minutieux (laissons de côté les exagérations vétilleuses des pharisiens) ce jour sacré était observé par les contemporains du Christ. Que nous sommes loin, aujourd'hui, non des excès mais de la pratique vraiment religieuse du repos sabbatique, devenu le repos dominical ! Il y a quelque chose d'offensant pour l'âme religieuse à voir tant de gens profaner le dimanche... Par un excès contraire, on réclame deux jours de repos par semaine. Et pour compenser l'ouverture de certains magasins, le dimanche matin (où des catholiques ne se font pas faute d'aller pour des emplettes qu'ils pouvaient faire la veille), on ferme le lundi toute la journée.

Et que fait-on de ce jour de religieux chômage ? On pédale, on va camper, on canote, on fait du sport... Et la Messe, dans tout cela? La Messe ? On s'en débarrasse au plus vite, soit au départ, soit, parfois, sur le terrain. Formellement, on est quitte. Mais cette assistance hâtive peut-elle suffire à refaire des forces à la pauvre âme, entraînée dans ce tourbillon de plaisirs ? La famille, dispersée par le travail de la semaine, songe-t-elle à se regrouper le dimanche autour de son chef, pour développer cette vie religieuse qui doit unir en Dieu parents et enfants ? On se plaint que les enfants ne respectent plus leurs parents. Mais où donnent-ils l'exemple de l'esprit religieux qui doit se raviver en ce jour saint ? Le respect à Dieu favorise et garantit la soumission de ses enfants.

Le Temple du Seigneur. C'est la maison de Dieu. C'est là que la famille paroissiale se retrouve dans un culte commun qui resserre ses liens et renouvelle son esprit chrétien. Les vendeurs du Temple faisaient de la Maison du Père une « caverne de voleurs », que faisons-nous de notre église ? Qu'allons-nous y faire ? Causer à Dieu, ou bavarder entre nous, ou nous exhiber en beaux atours ? Dieu nous reçoit *chez lui,* rendons-lui nos hommages.

II. — *La personne humaine*

Ici nous touchons à un des aspects les plus tragiques de l'absence de Dieu. Si tant d'âmes souffrent, sur les routes, dans les camps de concentration, dans les enfers sibériens et hélas ! de conditions de travail trop souvent déficientes, c'est parce que l'on a perdu le sens de sa dignité essentielle. On ne respecte plus le *caractère sacré de la personne*. Sacrée elle est, et donc mise au-dessus de toutes les autres valeurs humaines, parce qu'elle est une vivante image de Dieu. Parce que sa destinée est de se diviniser, non en s'adorant au mépris de Dieu, mais en partageant la vie de Dieu, dès ici-bas, par la grâce, et après la mort, dans l'éternité bienheureuse où il lui sera donné de voir Dieu face à face.

Ceux qui ont la loyauté de s'incliner devant cette incomparable et imprescriptible dignité ne consentiront jamais à faire de l'homme l'instrument de leur profit ou de leurs ambitions. Ils ne traiteront pas le travail comme une marchandise ; ils respecteront, s'ils sont acculés à la guerre, les non-belligérants ; ils ne pousseront pas devant eux ces misérables qui occupent un territoire convoité; ils ne réduiront pas leurs frères au travail forcé ; ils ne les tortureront pas parce qu'ils ne sont pas du parti... On a beau échanger les notes entre chancelleries, entasser les protestations solennelles... et platoniques, si l'on ne parvient pas à rendre à l'homme la présence de Dieu ; si le caractère sacré de Dieu ne s'étend pas à l'homme pour le défendre, les souffrances iront se multipliant sur cette terre. La barbarie, décuplée par la science, poursuivra ses ravages et notre globe ne sera plus qu'un enfer sans espoir.

Au temps où l'on n'avait pas encore tué Dieu, il y avait une « Paix de Dieu » qui protégeait les non-belligérants. Et quand les moines fondaient un monastère pour défricher le sol, ils cernaient leur enclos d'une ceinture de croix, qu'on appelait joliment des « croix de sauveté ». A l'intérieur de cette enceinte, protégée par le crucifix lui-même, les bandits qui voulaient se réhabiliter par le travail trouvaient un asile inviolable, parce que protégés par le Christ mort en croix.

Si Dieu redevenait présent, toute autorité y gagnerait, non seulement celle du père mais celle du chef. Quand le fabuliste écrit : « notre ennemi c'est notre maître », il ne parle pas chrétien. Pour un disciple de Jésus, toute autorité est sacrée. Pourvu qu'elle soit légitime, elle représente l'autorité même de Dieu. Car le pouvoir ne vient pas d'en-bas, mais de Dieu.

* *

Concluons. Dieu est le grand régulateur de notre vie comme il en est la source et l'épanouissement. La crainte toute filiale qu'il inspire peut seule museler les instincts anarchiques déchaînés par le péché originel. Seul, il peut nous imposer le respect de nous-mêmes et celui de nos frères et faire régner partout, dans les âmes comme dans la cité, l'ordre de la justice et l'ordre de la charité. Renouvelons en nous sa crainte toute filiale, afin qu'il règne efficacement dans ce monde, qui ne peut trouver qu'en lui son salut.

VII

L'AMOUR DE DIEU

Principe d'équilibre, de paix et d'union

La foi, en nous mettant en contact avec Dieu, nous inspire un respect de sa volonté qui nous garde contre le péché, et cette révérence pour sa souveraine Majesté qui auréole d'un caractère sacré tout ce qui touche à lui. C'est déjà un précieux remède aux maux, que nous avons déchaînés en perdant et le sens du péché et le sens du sacré.

La crainte de Dieu, qu'il ne faut pas confondre avec la peur d'une puissance malfaisante, est un frein très sûr qui nous arrête au moment où nous allons céder à l'entraînement de nos convoitises. Si tyranniques soient-elles, leur élan est stoppé net par ce petit mot : « *Dieu défend* », quand il est prononcé par une foi vivante. Comment résister à cette pression du divin ; Dieu est plus fort que tout!

Mais la foi ne s'en tient pas là. Et il est une pression infiniment plus irrésistible que celle de la crainte révérentielle. C'est celle de l'Amour. Or le premier et le dernier mot du message de Jésus, c'est que Dieu est Père. Et sa paternité est ce qu'il y a de plus puissant en lui. Dieu nous aime, Dieu nous adopte. Qui résisterait à tant d'Amour et lui refuserait son cœur ! Tout est, ici-bas, le terme de la Foi. Si Dieu se révèle à nous c'est pour diriger sur lui toutes nos puissances d'amour.

C'est cet amour qui, dans notre actuel désarroi, se présente comme le remède suprême et le terme de notre quête de Dieu. Cet amour que « l'Esprit Saint répand dans nos âmes », assure à notre vie un triple bienfait : l'*équilibre*, la *paix*, l'*unité*.

I. — *Pas d'équilibre humain sans la charité*

La balance est en équilibre quand ses deux plateaux sont au même niveau, et les charges sont rigoureusement égales.

Mais l'homme n'est point inerte. Il est ici-bas toujours en voie d'achèvement et tend à un terme qui s'égale à ses aspirations. Or ce but ne peut être ici-bas, ne peut être en l'homme. Comment trouver en son être, qui n'est qu'indigence, de quoi satisfaire des aspirations infinies ? Il faut, pour accomplir sa destinée, que l'homme cherche au-dessus de lui.

Ici-bas, quel bien pourrait rassasier sa faim tragique de bonheur ? — Est-ce l'*argent ?* Harpagon n'en a jamais assez. Et ce qu'il possède, il risque de le perdre... Est-ce l'*amour ?* Don Juan a volé « de fleur en fleur » et d'objet en objet sans avoir jamais trouvé la femme de ses rêves. Georges Sand la romancière qui a prêché et pratiqué l'émancipation de la

femme, avouait, à la fin de sa vie orageuse : « Si c'était à recommencer, je serais chaste...» Alors, les *enivrements* de l'*action ?* La puissance ? Napoléon, de conquête en conquête, a terminé dans le désastre. Hitler s'est donné la mort, et il prétendait fonder pour mille ans !

Tout cela, d'ailleurs, nous reste singulièrement extérieur, ne nous ajoute rien, ne nous achève pas. Tout cela est bien au-dessous de notre dignité.

Alors, cherchons plus haut. Le devoir ? la justice ? la beauté ? la science ?... Vous n'embrasserez que du vide ; car le plus bel idéal n'est jamais qu'une idée, reflet, il est vrai, de ce Dieu qui est Vérité, Justice, Beauté, mais qui, coupé de lui, n'est plus qu'un mirage décevant.

Si donc rien ici-bas, en nous, hors de nous ne peut nous satisfaire, c'est notre vraie grandeur ! Pour nous satisfaire, il faut l'Etre infini et parfait. « Vous nous avez fait pour vous, ô Seigneur, et notre cœur ne peut trouver de satisfaction que quand il se repose en vous. »

II. — *Comment l'amour nous équilibre*

Voilà le pôle d'attraction de l'aiguille aimantée qui s'affole au fond de notre âme, et ne peut se fixer que dans la direction du Dieu d'amour.

Si l'homme souffre d'un déséquilibre tragique, c'est que sa boussole intérieure est faussée par de misérables valeurs qui la sollicitent de tous les points. Ecartons toute cette ferraille. Livrez-vous à la suprême attirance, celle de Dieu, et vous trouverez l'équilibre. Jésus nous l'a dit : « Là où est votre trésor, là est votre cœur ». Alors, qu'il s'oriente et se fixe dans la direction de ce royaume des cieux, où sont les vrais biens : « *Ibi fixa sint corda, ubi vestra sunt gaudia* ». Ce qui revient à nous prêcher l'espérance.

Car l'espérance est une foi qui déjà se tourne à aimer. Elle est la ferme assurance que nous posséderons, grâce à Dieu, ce bien suprême qu'il est lui-même et dont nous avons fait un choix exclusif, parce que nous avons compris que c'était le seul amour qui ne trompe pas. Livrons-nous donc à cette espérance, qui attend Dieu de Dieu. Qu'y a-t-il de plus sûr ? Dieu s'est promis à nous. Il ne faillira pas à ses promesses. Il y a engagé son propre Fils qui n'a pas reculé devant la mort pour nous assurer le bonheur.

Dès à présent, savourons la joie de posséder Dieu. Déjà, il se donne à nous. Livrons-nous donc à son amour, emplissons notre âme de son désir et notre vie sera équilibrée. Loin d'être « absurde », elle aura un but qui, jusqu'à la mort, nous tiendra en haleine et donnera une raison d'être à nos efforts. Alors, toutes les séductions de la terre s'éclipseront, comme la lueur d'une bougie, quand le soleil paraît.

* *

On voit, au Musée du Luxembourg, une toile qui s'inspire d'un drame de Wagner ; c'est le chevalier aux fleurs. Dans son armure étincelante, et comme tendu dans l'extase, il se dresse au milieu d'un champ de femmes-fleurs, qui l'assaillent de leurs séductions. En vain, lui ne les voit pas, ne les entend pas. Ses yeux sont ailleurs, son âme est ailleurs bien au-dessus de la terre, toute absorbée par son amour idéal.

Ainsi le chrétien. Il oppose à toutes les séductions qui affolent tant d'hommes et les entraînent à toutes les compromissions, un plus haut amour et des aspirations supérieures. « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » Il n'est pas un émigré de l'intérieur, il ne boude pas la vie que Dieu lui a faite au milieu de ses contemporains. Mais il repousse d'un pied dédaigneux les amours frelatées, les affaires véreuses, tous les plaisirs avilissants qui font haleter de désir tant d'hommes. « Je suis né pour mieux que tout cela », déclare-t-il avec S. Louis de Gonzague. Je suis fait pour Dieu ; ma vie est une marche à l'amour. Je suis sûr de l'atteindre, puisque c'est Dieu qui me tire à lui de tout son Amour irrésistible. « Le reste, dit S. Paul, n'est que fumier... »

Voilà comment l'amour d'espérance assure à notre âme cet enviable équilibre que cherchent en vain tant d'êtres humains, dans un monde qui a tué Dieu. C'est une force que vous ne voudrez point gaspiller. C'est une consolation dans les épreuves, une assurance dans l'angoisse d'aujourd'hui. C'est un ressort puissant qui fera de nous des vainqueurs...

VIII

L'AMOUR DE DIEU, PACIFIANT

C'est déjà quelque chose de divin que de voir en Dieu le seul bien digne de nos efforts, et de l'aimer comme le bien suprême qui comblera tous nos désirs. Mais Dieu mérite d'être aimé pour lui-même et voilà pour quoi S. Paul, comparant à l'amour d'espérance l'amour de charité, nous dit que, des trois vertus qui font le chrétien, la charité est la plus grande. Un jour, la foi fera place à la vision, l'espérance à la possession, mais au ciel, la Charité ne connaîtra pas d'éclipse. L'Amour qui nous béatifiera, ce sera celui-là même qui nous anime ici-bas et qui nous fait dire : « Mon Dieu, je vous aime plus que moi, plus que tout, pour vous-même ».

Un tel amour est le secret de la paix que nous cherchons. La guerre est en nous, la paix est en Dieu.

I. — *La guerre en nous*

« Je ne fais pas le bien que j'aime et je fais le mal que je hais » (Rom., VII, 19). Nous croyons qu'en cédant à la tentation, nous sortirons de cet état de déchirement qui tient à notre nature même faite de deux principes qui, depuis le péché originel, tirent chacun

de son côté, le corps et l'âme. Qui sera le plus fort ? Les sens ont de terribles exigences. Demandez au buveur, demandez au débauché. Ils ont cédé une fois, deux fois, croyant avoir la paix ; mais la capitulation de leur âme n'a fait que rendre leur corps toujours plus exigeant. Sont-ils plus heureux ? S'ils sont sincères, ils reconnaissent que leur ivresse est courte et la déception qui la suit, indestructible. L'âme ne prend pas son parti et il faut bien subir ses protestations. Alors c'est la guerre, le déchirement tragique, signe qu'en cédant à ses instincts, on sacrifie le meilleur de soi-même.

« Au dedans, la bataille, dit S. Paul, en dehors les craintes ». Aujourd'hui, plus que jamais, nous vivons dans l'insécurité. De quoi demain sera-t-il fait ? la maladie est toujours à notre porte, la vie toujours plus chère ! Et tant de menaces extérieures... Bien sombres perspectives ! voilà notre pauvre petit bonheur de tous les jours bien menacé.

Que faire ? — Se confier à l'amour de Dieu qui, seul, peut nous procurer la paix, dans nos luttes intimes comme au milieu des menaces extérieures.

II. — *La paix en Dieu*

« Celui qui aime, celui-là ne peine pas, ou s'il peine, il aime sa peine », dit S. Augustin.

La jeune maman trouve-t-elle trop dur l'espèce d'esclavage où la réduisent, jour et nuit, les exigences de son nouveau-né ? Et changer les langes, et se relever la nuit, s'il pleure et le prendre dans ses bras s'il a quelque bobo..., mais tout cela lui semble tout naturel ! Tout cela lui est doux, *parce qu'elle aime sans esprit de retour* son enfant, non pour elle, mais pour lui. Et si, plus tard, ce petit, qui sera toujours son petit, même grisonnant, s'égare loin d'elle et la fait pleurer et l'abandonne, elle ne regrette rien de ce qu'elle a fait pour lui : elle a aimé...

Voilà l'amour que Dieu nous demande : « Mon fils, donne-moi ton cœur ». Voilà l'amour qu'il *nous donne* par l'Esprit-Saint et qui nous porte à lui plaire en tout. Comment ? En faisant sa volonté, comme le Christ nous l'enseigne : « Père, que votre volonté soit faite ! » Rien ne peut lui être plus agréable, parce que sa volonté, c'est de nous rendre heureux par des moyens plus efficaces que ceux que nous choisirions, par des moyens dont il a le secret. Lesquels ? Ses commandements, d'abord, les événements, ensuite.

Les commandements, parfois, semblent bien durs. Apparemment, ils mettent en nous la division. La vie serait si simple s'il suffisait de se livrer à ses instincts et de cueillir le plaisir chaque fois qu'il se présente !... Dieu ne le veut pas, parce que ce n'est pas possible, et nous ferait du mal. C'est parce qu'il nous aime qu'il nous dit : « Mon enfant, ne fais pas cela, car cela te dégraderait », comme la maman qui dit à son petit : « ne touche pas le fourneau, cela brûle. »

Quand on est bien persuadé qu'entre Dieu et nous c'est affaire d'amour comme c'est facile !... « Quand la charité vient dans un cœur, dit S. François de Sales, elle y loge tout le train des vertus. » C'est facile à comprendre. S'agit-il de résister à tel ou tel instinct, celui de la luxure ou de la méchanceté, si fort soit-il, il y a dans le baptisé un instinct plus fort, infiniment. C'est cet amour de Dieu qui nous remplit l'âme.

Oui, instinct du bien, et qui le fait en se jouant ; seconde nature qui met son plaisir à faire le bien, comme la mauvaise, héritée d'Adam, d'Adam, met le sien à faire le mal. En sorte que, comme Jésus, nous pouvons dire : « ma nourriture est de faire la volonté de mon Père ».

Cette volonté se manifeste aussi par les événements extérieurs, le chaud et le froid, la santé et la maladie, la richesse et la pauvreté... Que de sujets d'inquiétudes, pour notre pauvre humanité laissée à elle-même, qui sont, pour l'âme aimante autant d'occasions de témoigner de l'amour à Dieu ! Quand Job, apprenant sa ruine et la mort de tous ses enfants, murmurait : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, que son saint nom soit béni », il faisait un magnifique acte d'amour : il substituait à sa volonté celle de Dieu. Pourquoi les saints ont-ils montré tant de sérénité dans l'épreuve ? Parce qu'en toutes choses ils ne voyaient que la divine volonté, n'avaient d'autre souci que de l'accomplir parfaitement. S. François de Sales contait comment il avait été assailli, sur le lac d'Annecy par une violente bourrasque. Pourtant, ajoutait-il, je n'ai jamais été si tranquille ; il pouvait dire, avec le psalmiste : « le Seigneur me conduit, rien ne peut me manquer. »

Quel réconfort, quelle paix dans de tels sentiments ! L'amour de Dieu est pacifiant. Celui qui en est possédé ne saurait être divisé ; il n'y a pas de guerre en lui. Car c'est Dieu même qui règle tous ses mouvements, avec une suavité triomphante.

D'un cœur qui t'aime,
Qui peut, Seigneur, peindre la paix ?...

D'autre part, quelle que soit l'épreuve qui nous assaille, si notre cœur repose en Dieu, il ne saurait être ébranlé : « *Qui habitat in adjutorio Altissimi...* » « Seigneur, disait la grande Thérèse, vous savez tout, vous pouvez tout et vous m'aimez... » Confiance donc ! « A ceux qui aiment Dieu, dit S. Paul, tout tourne à leur bien. »

Si dur que soit le devoir à certaines heures, nous sommes certains que, puisqu'il représente réellement la volonté de notre Père, d'abord, nous aurons l'aide de son pouvoir infini ; ensuite, dans l'effort même qui nous torture, nous trouverons une joie qui surpasse toute autre joie, celle de répondre à l'amour de Celui qui, le premier, nous a tant aimés.

Si cruelle que soit l'épreuve venue des hommes ou des événements, nous savons que Dieu l'a permise comme la preuve et la me-

sure de son amour. La maladie qui nous broie, la perte d'une situation, la mort d'êtres aimés, la guerre et les camps de concentration, la persécution, tout cela est permis par Dieu, et ordonné à notre bonheur éternel. Et puisque tel est le bon plaisir du Père très aimant, il faut s'y abandonner.

* *

Je suis en paix et je puis répéter l'ardente et fière parole de l'Apôtre : « Ni la mort, ni la vie, ni les puissances infernales, ni le présent, ni l'avenir, ni les sommets ni les abîmes, ni rien de tout ce qui est créé n'arriveront à me séparer de l'amour de Dieu... »

IX

L'AMOUR DE DIEU, PRINCIPE D'UNITÉ

L'amour de Dieu est surtout la source de tout équilibre et de toute paix. Il est encore *principe d'unité ;* il est « *le bien parfait* », qui unit chaque homme avec Dieu d'une manière ineffable et divine, qui unit aussi, entre eux, tous les hommes. Comment aimer Dieu sans aimer ses frères ? C'est le plus haut bienfait de la charité de faire régner entre les hommes cette *unité qui leur est si nécessaire,* et que *seule elle assure efficacement.*

I. — *L'unité nécessaire*

Est-il besoin de rappeler cette nécessité ? Nous souffrons si cruellement de nos désunions ! Pourtant, plus nous serons convaincus de cette vérité, plus aussi nous serons à même d'être, parmi les hommes, des agents de liaison efficaces.

Créés à l'image de Dieu, nous avons reçu « la lumière de sa face », et nous sommes marqués à l'image de la T. S. Trinité. A l'image de cette divine famille du Père, du Fils et de l'Esprit qui ne font qu'un dans l'amour, nous sommes créés pour vivre en société. Ce n'est qu'en associant nos efforts que nous pouvons assurer notre vie matérielle et développer toutes les puissances de notre âme. Telle est la raison d'être de ces diverses sociétés dont nous faisons tous partie : famille d'abord, profession, nation, Eglise.

Dans la famille, les époux se complètent et leur commun amour appelle à la vie et élève des enfants qui sont leur vivante image. Mais pour que la famille remplisse son rôle providentiel, il faut que l'union rapproche ces êtres qui ont chacun leur caractère, leur individualité et qui, vivant l'un avec l'autre, risquent de se heurter douloureusement, au détriment de toute la famille, car si elle est divisée, elle ne peut plus assurer aux époux cette entr'aide dans les difficultés de l'existence et dans la conquête du ciel, ni aux enfants l'éducation qui exige la collaboration attentive des parents. La grande loi de la famille, c'est l'unité, réalisée par l'union des cœurs au prix de concessions mutuelles.

Même loi dans la profession. Pour arriver à sortir une voiture ou une pièce de drap, il faut assembler les compétences les plus diverses, du grand patron au manœuvre. Si la bonne entente ne règne pas ; si tous ne travaillent pas, chacun selon sa capacité, et dans un commun accord, à la prospérité de l'entreprise, le travail sera moins productif. Et l'usine ou l'atelier seront un enfer. On doit arriver à concilier des points de vue divergents, opposés parfois et pourtant légitimes. Il y a des exemples convaincants de cette réussite, même s'il y en a trop en sens inverse, dans un monde où de mauvais bergers ont opposé à la loi de l'unité par l'union, celle de la lutte des classes...

Plus haut, c'est l'Etat qui doit, par ses lois et l'organisation des services, pourvoir au bien commun : l'ordre, la justice, la sécurité, etc. Là encore, la bonne besogne suppose non l'obéissance aveugle à un pouvoir arbitraire, mais l'heureux équilibre entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, entre les vues divergentes des grands courants d'opinion ; bref, là encore, bonne entente pour assurer l'unité dans l'union.

A l'échelon supérieur enfin, il y a l'humanité et il y a l'Eglise. Pauvre humanité ! A-t-elle jamais été plus déchirée ? Et pourtant il faut que les hommes, sur toute la terre, arrivent à s'entendre, s'ils ne veulent pas se suicider... Quant à l'Eglise, comment n'être pas attristé devant les déchirements qui affaiblissent son action ? Comme elle serait mieux armée contre l'athéisme envahissant si, depuis Luther et Calvin, tant de chrétiens ne refusaient pas, de bonne foi sans doute, de reconnaître en Pie XII l'authentique successeur de Pierre ! Qui donc nous enseignera le remède à tant de divisions ? Le Christ, qui nous a donné, au soir du Jeudi Saint, un *commandement nouveau,* celui de l'amour fraternel, et qui, le lendemain, a *réconcilié tous les hommes au pied de la croix* et qui, depuis, *les unit* dans son Eucharistie.

II. — *La charité, lien parfait*

a) *Le commandement nouveau.* — Peut-être n'y a-t-il pas dans tout l'Evangile une page plus sublime que celle où Jean, « le disciple que Jésus aimait », a recueilli les dernières volontés de son Maître : « C'est ici mon commandement que vous vous aimiez les uns les autres, *comme je vous ai aimés* ». Et, un peu après, élevant les yeux vers son Père : « Père, qu'ils soient *un* comme vous et moi nous sommes *un* ». Il faut rapprocher ces deux paroles et voir dans la première le moyen de réaliser la seconde. Pour établir cette divine unité dans la société des hommes, il suffit d'aimer.

Mais, voyez comme c'est toujours Dieu lui-même qui nous est proposé en exemple : être *un* entre nous *comme* le Père et le Fils sont *un* dans l'Esprit ; avoir pour tous nos frères l'amour même dont Jésus aime tous les rachetés, pour qui il va donner sa vie.